

réunis par une *gloire* circulaire. Les ornements sont les mêmes dans les deux pays et consistent en un curieux entrelacement fort commun dans

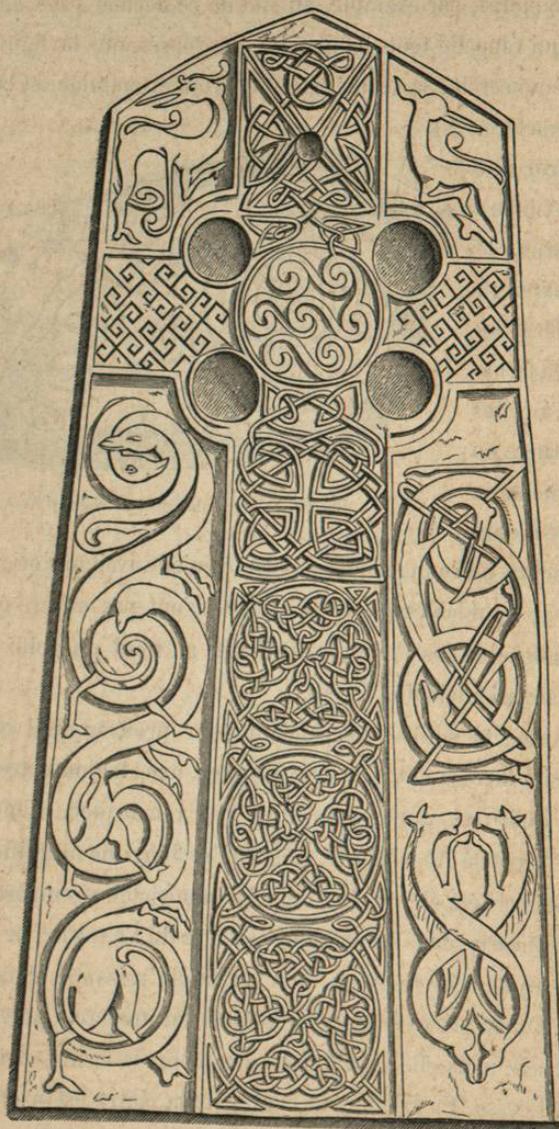


Fig. 94. — Pierre d'Aberlemmo vue de face.

les manuscrits irlandais et écossais de ce temps, mais inconnus ailleurs,

si ce n'est peut-être en Arménie (1). L'ornement connu sous le nom de *clef*, qui se voit sur les bras horizontaux de la croix d'Aberlemmo, semble

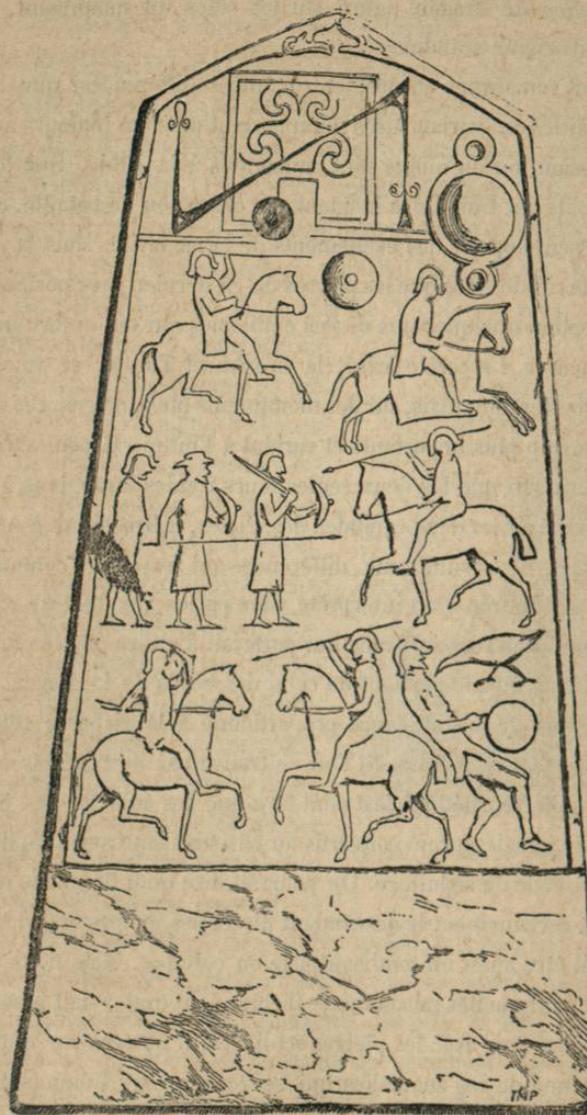


Fig. 95. — Pierre d'Aberlemmo, partie postérieure.

(1) J'ai avancé timidement dans mon *Histoire de l'Architecture* (II, p. 345), que cet ornement arménien était le même que celui des croix d'Irlande et d'Écosse. Depuis

aussi d'origine orientale, car il se trouve dans le tope de Sarnath, près de Bénarès et ailleurs ; mais il est commun dans les deux pays. Il en est de même du dragon figuré sur les côtés du monument, quoiqu'il paraisse d'origine scandinave.

On peut remarquer encore, entre autres différences, que les sujets figurés sur les croix irlandaises se rapportent presque toujours aux scènes de la Passion, ou du moins sont empruntés à la Bible. Sur les pierres d'Écosse, ils ont trait à des incidents de chasse ou de bataille, ou bien à ce qu'on peut appeler des événements de la vie civile. Mais la différence essentielle réside en ce que les pierres de ce dernier pays portent presque sans exception quelques-uns de ces emblèmes qui ont si fort embarrassé les antiquaires. Le cercle brisé, la broche et l'autel, se voient sur la croix d'Aberlemmo ; mais, sur des monuments plus anciens, ces emblèmes sont beaucoup plus importants et varient à l'infini. Il peut être bon de remarquer aussi que les deux seules tours rondes étrangères à l'Irlande sont situées dans les deux capitales des Pictes, à Brechin et à Abernéthy. De tout cela, il résulte une différence qui explique comment saint Columba eut besoin d'un interprète pour parler aux Pictes ; mais il en résulte aussi une ressemblance qui porterait à croire que le cimetière de Clava pourrait être le pendant de celui des bords de la Boyne, toutefois avec un degré de magnificence proportionné à la richesse relative des rois d'Inverness et de Tara. Si l'on ne trouve pas de tumulus à Brechin pas plus qu'à Abernéthy, c'est peut-être que les rois de ces provinces, s'il y en eut jamais, furent convertis au christianisme avant qu'ils eussent adopté ce mode de sépulture. On pourrait dire que, de même que Maes-Howe est certainement le descendant direct des monuments de la Boyne, Clava doit être aussi un tombeau picte ou celtique. Mais nous avons dit plus haut pour quelles raisons cette théorie était tout-à-fait insoutenable.

Avant d'en finir avec les pierres sculptées, il ne sera pas inutile d'insister sur une de ces anomalies qui se rencontrent fréquemment dans ces sortes d'études et qui montrent combien les probabilités ordinaires

que j'ai vu une série de photographies d'églises d'Arménie, je ne puis plus croire que cette identité soit accidentelle ; l'un des peuples a dû emprunter ce dessin à l'autre.

sont insuffisantes pour conduire à une vraie solution. Parmi les pierres sculptées d'Écosse, l'une des plus anciennes est probablement celle de Newton. Elle a du moins une inscription en ogham sur le bord ; or, la plupart des archéologues admettent que les inscriptions en ogham cessèrent après l'introduction de l'écriture alphabétique. Elle a de plus une inscription alphabétique sur sa face principale, mais les caractères ne sont pas romains ; ce sont peut-être de mauvais caractères grecs ; en tous cas, ils sont pré-romains. C'est donc probablement la plus ancienne inscription connue en Écosse. Une autre pierre, située à Kirkliston, près d'Édimbourg, et servant sans doute à rappeler une bataille, porte une inscription latine. Le nom de Vetta, fils de Victis, s'y trouve en bon latin. Peu importe que ce Vetta soit ou ne soit pas l'aïeul de Hengist et de Horsa, comme l'a prétendu sir James Simpson ; le monument remonte certainement à cette époque, et dès lors c'est un des plus anciens de l'Écosse. Il en est un troisième à Yarrow, avec une inscription un peu plus récente (1). Mais le côté intéressant de la question c'est que ces inscriptions alphabétiques, après avoir été quelque temps en usage, cessèrent presque complètement d'être employées pendant les six ou sept siècles à travers lesquels s'étendent les pierres sculptées. Citons comme exemple la



Fig. 96. — Pierre portant une inscription, près d'Édimbourg.

Pierre d'Aberlemmo, dont il vient d'être question. Les gens qui l'érigèrent étaient chrétiens : la croix en fait foi ; les ornements qu'elle porte sont identiques avec ceux des manuscrits des VII^e et VIII^e siècles (2). Il est évident que ceux qui exécutèrent ces ornements devaient savoir écrire ; or, il semble étrange que, pouvant le faire, ils n'aient jamais

(1) *Proceedings Soc. Ant. Scot.*, IV, p. 119.

(2) Westwood, *Facsimiles of Irish MSS.*, pl. 4-28.

songé à graver sur la pierre soit le nom des personnes qui l'élevèrent, soit quelques mots sur sa destination. On l'eût probablement fait en

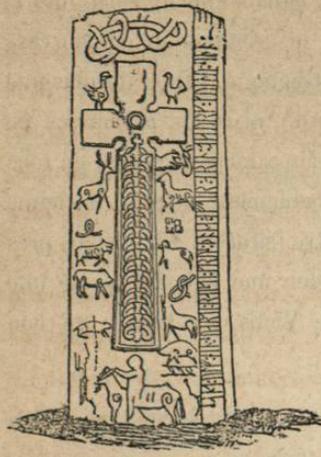


Fig. 97. — Croix portant une inscription runique (île de Man).

Irlande. Les Scandinaves, eux aussi, eussent couvert le monument d'inscriptions runiques, comme ils l'ont fait dans l'île de Man, quoique à une époque sans doute un peu plus récente. Des deux croix que représentent les figures ci-

contre, la première porte une inscription qui se lit ainsi : « Sandulf le-Basané érigea cette croix à sa femme Arnbjorg. » Ces deux noms sont évidemment d'origine scandinave. L'inscription placée sur le côté de la seconde signifie que « Mal-Lumkun érigea cette croix à son père nourricier, Malmor ou Mal-Muru. » Ici



Fig. 98 — Autre croix avec inscription runique (île de Man).

les noms ont incontestablement une origine gaëlique, ce qui montre que toute théorie qui attribuerait exclusivement à l'une ou l'autre race les monuments de cet âge serait peu acceptable. Les deux races paraissent avoir suivi alors la coutume du jour, comme elles le firent à des époques antérieures. A part la pierre de Saint-Vigean, sur laquelle sir James Simpson a lu le nom de Drosten et qu'il rapporte à l'année 729, aucune des 101 pierres mentionnées dans le splendide volume du Spalding-Club ne contient un fragment d'écriture alphabétique. On préféra aux inscriptions un genre étrange de symbolisme héraldique dont l'interprétation défie encore la sagacité de nos meilleurs archéologues. Il en fut ainsi probablement jusqu'au temps de Suénon, en l'an 1008. Pourquoi éleva-t-on de ces grossiers monuments de pierre, alors qu'on pouvait les sculpter habilement et y graver

les noms des personnes et des événements qu'ils étaient destinés à rappeler?... Nous l'ignorons.

Les autres monuments en pierre brute d'Écosse ne sont ni nombreux, ni importants. Daniel Wilson énumère une demi-douzaine de dolmens comme encore existant dans certaines parties du comté d'Argyll; mais ils sont loin d'être remarquables par leur taille; ils ne présentent aucune particularité qui les distingue de ceux du pays de Galles et d'Irlande, et ne se rattachent à aucune tradition qui puisse jeter un peu de jour soit sur leur âge, soit sur leur destination.

Il existe en outre un certain nombre de pierres dispersées çà et là dans le pays, mais rien n'indique si elles marquent des champs de bataille ou si ce sont de simples bornes ou des tombeaux, de sorte qu'il serait aussi inutile que fastidieux de les énumérer. L'on appréciera mieux le peu d'intérêt qu'elles peuvent offrir lorsque l'on aura étudié celles de Scandinavie et de France, lesquelles sont plus nombreuses et mieux connues. En attendant, les faits déjà signalés nous permettent de conclure immédiatement qu'un peuple constructeur de cercles est venu du Nord; qu'il a touché aux Orcades, et que de là, descendant par les Hébrides, il s'est divisé, au nord de l'Irlande, en deux branches, dont l'une s'est fixée sur la côte occidentale de cette île, tandis que l'autre abordait dans le Cumberland et se dirigeait vers le sud-est de l'Angleterre.

Il semble de même qu'un peuple constructeur de dolmens, qui venait du sud, ait touché d'abord en Cornouailles, et que de là il se soit répandu vers le nord, s'établissant sur l'un et l'autre côté du canal Saint-Georges, et laissant des traces de son passage tant sur les côtes d'Irlande que dans le pays de Galles, et en général dans l'ouest de l'Angleterre. Ces deux courants opposés furent-ils ou non synchroniques? C'est ce que nous verrons bientôt. Nous serons plus à même aussi de dire quels furent les peuples qui se répandirent ainsi le long de nos côtes,

lorsque nous aurons étudié les seules contrées d'où ils aient pu venir (1).

(1) Dans un appendice que nous ne croyons pas devoir reproduire à cause de sa longueur, l'auteur décrit un groupe de monuments mégalithiques propres au comté de Caithness, et comprenant à la fois des cercles, des alignements et des cairns qu'il désigne sous le nom de *cairns à cornes* (horned), en raison de la singularité de leur conformation (fig. 99). Il signale entre ces monuments et ceux de Scandinavie des analogies tellement frappantes qu'elles ne lui permettent pas de douter de leur origine pas plus que de leur âge, qui serait, selon lui, le X^e siècle. Ils rappelleraient deux grandes batailles livrées en ce lieu entre les années 970 et 996. Cette origine scandinave se concevrait d'autant mieux que le comté de Caithness se rattachait, à cette époque, aux Orcades, alors gouvernées par des Jarls ou comtes norvégiens. (Trad.)

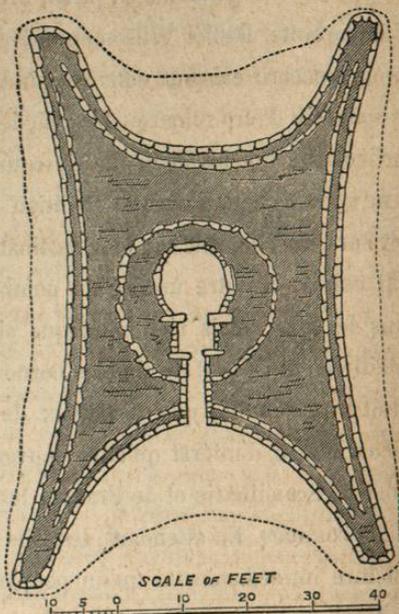


Fig. 99. — Cairn à cornes, Caithness (Écosse).

CHAPITRE VII.

SCANDINAVIE & ALLEMAGNE SEPTENTRIONALE.

INTRODUCTION.

L'on a tellement prôné dans ces derniers temps les services rendus par les Danois à l'archéologie préhistorique que l'on est tout surpris, lorsqu'on y regarde de près, de s'apercevoir que le Danemark est peut-être de tous les pays d'Europe celui où les monuments mégalithiques sont le moins connus. Il n'existe aucun ouvrage qui en donne la description, aucune carte qui nous renseigne sur leur distribution. Les quelques documents que possèdent les Danois sur leurs dolmens et autres monuments analogues se trouvent dispersés dans une telle multitude de volumes qu'il est extrêmement difficile, presque impossible, à un étranger surtout, de les recueillir intégralement. La vérité semble être que les archéologues danois ont été tellement occupés à disposer dans leurs cases vitrées leurs trésors microlithiques qu'ils ont entièrement négligé les grands monuments. Aussi sont-ils arrivés à réunir des richesses que ne possède aucune autre nation et à composer une grammaire et un vocabulaire parfait de la nouvelle science. Mais une grammaire et un dictionnaire ne sont ni une histoire ni une philosophie, et quoique leurs travaux puissent être très-utiles aux explorateurs futurs, ils ne sont pour le moment à peu près d'aucune utilité. On peut même dire qu'ils ont été jusqu'ici plutôt nuisibles qu'utiles, car ils ont amené à croire que, lorsqu'on savait distinguer un objet en silex d'un objet en bronze ou en fer, l'on avait l'alpha et l'oméga de la science, et que cela seul suffisait pour déterminer l'âge relatif d'un monument. C'est comme si l'on adoptait la chimie des anciens et que l'on répartit toutes les